

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les modes sont maintenant bien lancées : magasins de nouveautés, couturières, modistes, lingères, tous ont décrété les dernières lois de l'élégance pour la saison d'hiver. Il n'y a plus qu'à s'incliner et à suivre les routes tracées, sans quitter les grands chemins, ni s'embarquer dans les chemins de traverse; on risquerait de s'y perdre, ou tout au moins de s'y égarer.

Une femme d'ordre ne court aucun danger sous ce rapport. A chaque renouvellement de modes, elle se fait une sorte de programme pour sa toilette, le réglant d'après son budget et la fashion nouvelle : aussi n'est-elle jamais prise au dépourvu. Connaissant le « fond de toilette » dont elle peut disposer, il lui est facile de prévoir à peu près d'avance tout ce qu'il lui faudra acheter. Le programme comporte : le costume d'intérieur, de réception, de visite, de promenade, de diner, de théâtre, d'Opéra, de bal. Tout est arrêté, le présent réglé sur le passé, et la femme est prête à figurer convenablement sur cette scène si variée et si agitée de la vie mondaine.

L'imprévu seul est abandonné à l'inspiration du moment : ne faut-il pas être en face de lui pour prendre une décision? Aujourd'hui, par exemple, il se présente d'une façon tyrannique, par le succès toujours croissant et envahissant du blanc et du « crème » comme nuances. On ne se contente plus de porter ces couleurs le soir; voici qu'on a décidé de les exhiber au grand jour en dépit de l'humidité et du froid. Il est vrai qu'on nous offre des tissus en conséquence : beaux lainages molletonnés, diagonales, drap velours, drap « duvet » : ce mot seul réchaufferait un mort! — On fera donc des visites en toilette blanche, et les élégantes seront en harmonie avec la neige qu'on nous annonce comme devant tomber en si grande abondance! Brr....

Les costumes dont nous venons de parler sont naturellement

d'une élégance extrême, car ils ne supportent pas la médiocrité et ne peuvent être portés à pied; ils resteront le privilège des femmes riches ayant équipage. « — Mais, nous disait une de nos couturières les plus distinguées, ne croyez pas que ces toilettes soient uniformément blanches. » Et elle nous montra le modèle suivant : — Jupou en velours marron à traine unie. Tunique en drap duvet crème, formant un tablier long, plat et carré du bas,

où il est fendu sur les côtés jusqu'à mi-hauteur. Le reste de la tunique, tombant très-bas derrière, est gracieusement drapé sur le milieu en plusieurs petits poulfs, et une bande de loutre entoure tous les bords. Le corsage, très-particulier, en drap duvet également, est à longs devants carrés et plats qui se terminent en ligne droite sous les bras; des poches à la bonne femme, garnies de ruban marron, ornent les côtés de la basque. Le dos est celui d'une cuirasse arrondie; les manches ont des revers qui remontent en pointe vers le coude. Des bandes de loutre sont disposées tout autour et dans le haut du cou. Un paletot de loutre, de forme *Mme l'Archiduc*, montant et fermé dans le haut sous un long nœud de ruban marron, complète l'ensemble de ce joli costume.



P. N° 286. — VESTON *Spahis*.

Modèle de la maison Costadou (25 et 27, rue des Jeûneurs).

légère et gracieuse qu'on appelle la boule-de-neige. Elle forme, paraît-il, une des plus jolies garnitures de coiffure ou de robe de bal que l'on puisse désirer, soit qu'on la dispose en guirlande ou qu'on en fasse une sorte de frange. Cette fleur a été mise en relief par les costumes si coquets du ballet des Chimères et de la danse des « Manchons enchantés », qui ne sont pas le moindre attrait du *Voyage dans la lune*. Nous citerons encore parmi les fleurs à succès : les crocus, dont les couleurs variées ressortent si bien près du velours, et la pensée, dont les lueurs

Une modiste, qui s'occupe autant de fleurs que de chapeaux, nous faisait part, au début de la semaine, de l'engouement dont se trouve être l'objet, en ce moment, cette fleur

sombres et veloutés demandent, comme opposition de ton, des soies claires et des gazes transparentes.

Triomphera-t-on de l'obstination publique contre la capote? Nous ne saurions le prédire; pourtant nous avons vu et admiré quelques heureux essais en ce genre, et de gracieux modèles. C'était bien l'ancienne forme, à calotte plate, à passe coulissée descendant aux oreilles et à petit bavot; le tout exécuté en beau satin blanc, bleu, rose, avec touffes de plumes posées en panache sur le côté, tour de tête et barbes de dentelle blanche fixées derrière, où elles se croisent pour venir se nouer devant. Les femmes qui portent cette coiffure ont les cheveux flottants dans une résille en gros lacet, ou chenille, la dernière nouveauté.

Un mot au sujet des mentonnières, barbes et brides. Les barbes de dentelle, si élégantes lorsqu'elles sont blanches, peuvent se mettre avec n'importe quelle forme de coiffure, puisqu'on les fixe au milieu du chignon, avant de mettre son chapeau, lequel s'attache par des élastiques. Quant aux brides de ruban, on ne peut les porter qu'avec les chapeaux qui s'abaissent vers les oreilles; et les pans, le nœud fait, ne doivent pas avoir plus de dix centimètres.

Nos LINGÈRES parisiennes sont vraiment des fées pour le goût et l'adresse; nous avons vu chez l'une d'elles, que nous regrettons de ne pouvoir nommer, quelques coiffures de soirée extrêmement réussies. D'adorables pouffs de dentelle de Colville, mélangés de velours gros vert, avec un oiseau mignon aux ailes déployées, cachent le pied d'une touffe de plumes. Ici c'est un cache-peigne en feuillages de velours bronzé, avec barbes flottant derrière et marabout tremblant sur le sommet de la coiffure. Pour les femmes âgées, signalons une demi-mantille espagnole blanche, posée sur une guirlande ruchée en blondes assorties, avec groupe d'œillets variés et odorants, fixés sur le côté près d'un nœud de velours marron. Les extrémités de la demi-mantille forment barbes devant où elles sont nouées.

Les dentelles de famille sont adroitement employées par les lingères pour collerettes et fichus de soirée; la tendance de la mode à rompre avec le corsage décolleté en dehors du bal conduit tout naturellement à l'exhibition des belles dentelles. Aussi faut-il créer une infinité de manières de les employer. On fait des fichus ouverts en châle, en carré; des plastrons couvrant à moitié le devant du corsage; puis on organise des sous-manches ou manchettes assorties: celles-ci se posent sur une manche de robe plate, celles-là terminent une manche Louis XV. Ces parures se font en tulle dentelle ou crêpe lisse que l'on drape selon la forme à donner au fichu; on les encadre ensuite d'un volant de dentelle dont le pied est dissimulé sous une petite dentelle remontante. Un entre-deux quelquefois les sépare. Un nœud de ruban avec un bouquet, un oiseau-mouche, coquettement groupés sur le côté du fichu, en complètent l'effet.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 286.

VESTON *Spahis*. — Très-joli vêtement de forme ajustée, en drap velours; le dos et les manches sont couverts de broderie en galon d'or et d'argent; les devants sont ornés de brandebourgs en galons semblables, fixés à chaque extrémité par des olives assorties. Deux rangs de galon entourent tous les bords du vêtement avec une bande de skungs. Col rabattu, en drap soutaché comme le reste. Pour mieux se rendre compte de ce gracieux modèle, nous prions nos lectrices de se reporter à la gravure noire G. n° 575, dont l'une des figurines représente le même veston vu de dos.) — Chapeau de feutre noir, bordé et garni de velours noir; touffe d'œillets derrière et plumes de coq se rabattant sur le dessus. Bandeau de velours et groupe d'œillets.

G. N° 571.

CHAPEAU *Sultane* en velours noir, à haute passe diadème. — Turban de pékin de soie, à rayures noires et blanches, formant bandeau. Coques sur le côté et chou de ruban blanc à longs bouts flottants. Plumes de coq répandues sur la calotte.

G. N° 575.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume en drap du Thibet gris feutre, et confection de drap velours noir. — Jupou uni, à courte traîne. — Tunique entourée d'un volant, simplement nouée derrière par elle-même. — Veston en drap velours demi-ajusté, tout brodé de galons d'argent, ainsi que les manches qui sont en outre lacées dans le bas par un galon pareil. Des bandes de skungs entourent tous les bords du vêtement. (Voir le devant de cette confection sur la petite gravure noire P. n° 286.) — Chapeau de velours noir à fond mou, en faille bleu prune, garni derrière d'une aile grise argentée et de camélias.

2. Même costume (vu sous un autre aspect) que celui de la seconde figurine de la gravure coloriée n° 1276, annexée au présent numéro, et dont nous donnons plus loin la description. — Chapeau rond en velours noir, baissé devant et relevé d'un côté, garni de ruban bleu prune, avec plumes et aile bronzée.

(Voir les descriptions des autres gravures dans le texte et des planches annexes à la page 575.)

DÉTAILS DE MODES

G. N° 571 bis.

1. Bonnet du matin en organdi. — Fond bombé dans le haut, produit par les plis groupés dans cette partie, et fuyant dans le bas. Des bandes festonnées, posées pied contre pied, forment la passe avec une torsade de



1. Bonnet du matin en nansouck.

ruban caroubier posée dessus et nouée derrière en longues coques et bouts flottants.

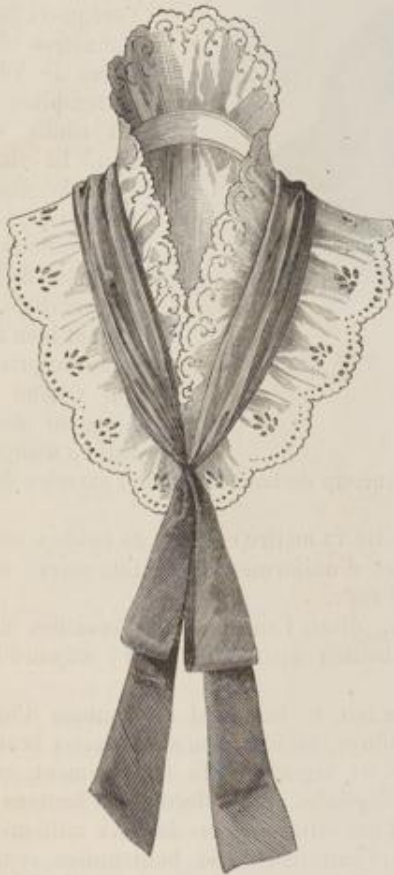
2. Bonnet du matin en nansouck. — Large fond, passe ruchée et dentelle de Bruges sous le bord, avec un double nœud de ruban bleu marine placé derrière.

3. Fichu de petite soirée. — Deux dentelles en blonde espagnole blan-



2. Bonnet du matin en organdi.

che, posées de chaque côté d'une carcasse de tulle ouverte en châte. Dra-



3. Fichu de petite soirée.

perie en crêpe de Chine bleu avec boucles plates en ruban assorti.

4. Col et sous-manche en batiste; une partie plate et une partie ruchée.



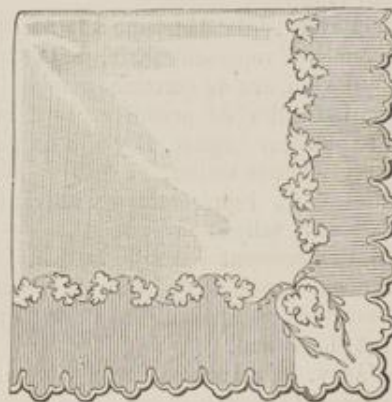
4. Parure de batiste.

5. Col montant en toile, à double piqûre. Les manches toujours assorties.



5. Col montant.

6. Mouchoir de batiste entouré de bandes plissées à la paille, festonnées



6. Mouchoir de batiste.

au point de rose et montées sous une broderie découpée en feuillage.

CHRONIQUE MONDAINE

Si Paris occupe dans le monde une place à part et en est comme la capitale, ce n'est point seulement pour la splendeur de ses monuments et les souvenirs qu'ils rappellent, la majesté de ses boulevards et l'attrait de ses promenades, le nombre de ses palais, de ses colonnades et de ses hôtels ; c'est encore surtout parce qu'une âme, sans cesse en éveil, vivifie cette merveilleuse agglomération, lui prête mille aspects divers et la rend féconde entre toutes.

Ici, tout s'agite, tout parle, tout pense ; à toute seconde le panorama change, et l'on passe à une autre impression, et c'est ce renouvellement de tableaux et de sensations qui forme le caractère et le charme enivrant de la vie de Paris, et en fait la vie par excellence.

En ce moment, Paris est tout entier au théâtre, et partout ce ne sont que des soirées à sensation. Les premières représentations se suivent sans trêve ni merci, et le feuilleton théâtral est haletant.

La semaine dernière, on saluait la rentrée de Faure à l'Opéra dans *Hamlet*. La veille, c'était le Vaudeville qui triomphait avec la nouvelle comédie de M. Théodore Barrière ; le lendemain, le Gymnase livrait bataille avec la pièce de M. Sardou. Enfin, la réouverture de l'Odéon. C'est un renouvellement général des affiches sur toutes les colonnes du boulevard, de la Madeleine à la Bastille.

A propos des premières représentations, je m'explique assez peu le désespoir qui s'empare de certains gens à l'idée de ne pouvoir y assister. Les salles de premières sont bien les plus abominables qui se puissent lorgner. Il y a là un public spécial qui assiste au spectacle par métier, et le vrai monde n'y est guère. Il ne vient qu'aux représentations suivantes, et alors il y a double fête dans la salle et sur la scène.

Il en était ainsi dernièrement à la salle Taitbout, où la *Cruche cassée* en a brillamment appelé de sa fêlure du premier soir. Le comte et la comtesse de Paris applaudissaient de tout cœur Mmes Céline Chaumont et Montaland.

La comtesse d'Argy, la marquise Trotti étaient également parmi les spectatrices. La marquise est fille de la célèbre princesse Christine Barbian-Belgiojoso, morte il y a peu d'années.

La princesse Christine, on le sait, présida longtemps à Paris un salon où la causerie et la fantaisie régnaient en souveraines.

Très-accueillante, elle écoutait bien plus qu'elle ne parlait, et son grand art était de faire trouver de l'esprit aux autres.

De ses voyages en Orient, elle avait rapporté une façon d'être qui rehaussait encore son individualité. Un jour, un de nos amis, appelé pour la première fois dans son salon, l'y trouve assise, tout environnée d'une fumée rougeâtre. Très-jeune, très-impressionnable, il perd la tête et le voilà criant par l'appartement : « Au feu ! au feu ! la princesse brûle ! »

A ce cri, la princesse éclate de rire, et se dégageant de son nuage, lui montre une superbe pipe turque dont le souple tuyau se perdait dans les plis de sa robe et qu'une servante, accroupie derrière elle, attisait sans relâche.

Le monde officiel attache, cette année, le grelot des réceptions. Déjà, le maréchal président de la République et la duchesse de Magenta ont repris leurs joudis à Versailles. Il y a eu un grand dîner à la Présidence, suivi d'une réception.

Les invités au dîner de la semaine dernière se composaient du président et du bureau de l'Assemblée, des ministres, de l'évêque et des hauts fonctionnaires civils et militaires de Versailles. — A la réception du soir, on est admis sans invitation. La simple inscription de votre nom par l'huissier, en entrant, suffit comme formalité.

L'hôtel de la présidence, à Versailles, est fort élégant et bien aménagé pour une réception. La galerie qui s'étend sur toute la longueur des salons, la salle à manger, sont dis-

posées avec beaucoup de bonheur pour l'exercice de l'hospitalité officielle.

Cette hospitalité va mettre en frais de rubans moirés et multicolores nombre d'uniformes et d'habits noirs. Ils ne se plaignent pas, d'ailleurs.

— Autrefois, disait l'autre soir à Versailles une vénérable douairière, le bouton était en honneur ; aujourd'hui, c'est la boutonnière.

Nos pères, de fait, se ruinaient en boutons d'habit. Pierres précieuses, ciselures, émaux, rien n'était assez beau, assez riche pour rehausser cet accessoire de l'habillement, et il existe à Londres, à *Dudley-lodge*, une collection de boutons du dernier siècle, qui n'est pas estimée moins de deux millions.

De nos jours, l'entretien de la boutonnière coûte infiniment moins, et pour cinq sous de ruban on en voit la fin. Aussi le culte de la boutonnière, par ses conditions de bon marché, s'est-il généralisé à un point incroyable. Chaque jour, on invente un ho-



G. N° 571. — CHAPEAU Sultane.

chet nouveau à son usage, et l'on ne sait où s'arrêteront les gouvernements dans cette voie.

Les Espagnols, jadis, étaient le peuple le plus décoré de la terre; aujourd'hui ce sont les Français. Tous passés au rouge... ou à peu près!

Nous vivons à une époque où la vanité et l'intérêt sont au fond de tout, et tel prince que je sais montrait qu'il connaissait bien son monde, quand il disait, ces jours passés:

— Si j'étais roi, je ferais une constitution en deux articles:

« Art. 1^{er}. — Tout Français est fonctionnaire.

« Art. 2. — A l'âge de cinq ans, tout Français est décoré. »

En attendant, la mort continue à nous honorer de sa collaboration, sans trêve ni merci.

Le comte Paul de Gabriac vient de s'éteindre à la suite d'une longue maladie de poitrine. C'était un musicien distingué, un violoniste de première force. Marié à Mlle Phalen, sœur de la comtesse de Narbonne, il avait fait de son hôtel un des centres artistiques de Paris. Il avait beaucoup voyagé, et la relation de son voyage en Amérique forme un ouvrage fort intéressant. Sa mort est une perte pour l'art mondain et la causerie de salon.

Une autre perte, qui sera vivement ressentie, est celle de la comtesse de Rigny, veuve de l'amiral. Mme de Rigny s'est éteinte dans son château de Ris. C'était une femme de grand cœur et d'une inépuisable charité.

BACHAUMONT.

LES DEUX PIGEONS

(FRAGMENT.)

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.

— A peine la mère a-t-elle lu ce vers que l'enfant lève les yeux, tout brillants d'une douce attente d'amour tendre... Aussitôt ce petit cœur aimant a compris l'appel, et son regard s'arrête sur les êtres chéris, sur la maman qu'il écoute d'abord, sur la petite sœur qui, assise sur le tapis, berce sa poupée. Comme il comprend l'affection, le voilà déjà ému, inquiet, l'intérêt éveillé, impatient de savoir ce qui va advenir à ces deux Pigeons de la fable.

— Deux pigeons blancs, maman?

— Oui, deux jolis pigeons blancs.

Il fallait ce renseignement; la personnalité est accusée, on sait de qui il va être question.

L'un d'eux s'ennuyant au logis...

« S'ennuyer au logis! » Cette seule image fait passer un voile sur l'expression joyeuse de François; s'ennuyer au logis, est-ce possible? Ah! quel drôle de petit pigeon, il s'ennuyait chez sa maman. Après l'avoir assombri, cette idée le fait rire comme une chose inventée à plaisir. Il n'est pas admissible que cela soit arrivé, et cependant si l'histoire n'est pas vraie vraie, elle perd bien de son charme; décidément, c'était un pigeon très-méchant, un vilain pigeon. On reste d'accord là-dessus.

Voulez-vous quitter votre frère?

Quitter son frère! Une larme est tout près de l'œil de l'enfant; il jette un petit sourire rassurant vers sa sœur qui a levé la tête, il plaint bien le pauvre petit pigeon qu'on abandonne ainsi, surtout ne voyant pas de maman dans l'histoire. L'absence... se quitter... c'est-à-dire ne pas se voir ce soir, ne pas s'embrasser demain matin...

« Quitter son frère! » C'est tout un monde qui se dévoile. On peut donc quitter son frère? Ah! le triste pigeon, et c'était un pigeon blanc!

Cependant, il écoute: le drame se déroule, l'orage gronde.

François, qui a peur du tonnerre, ouvre de grands yeux effrayés; voilà maintenant qu'il a grand pitié du volage pigeon.

Hélas! dirai-je, il pleut:
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut?

« Son frère serait bien triste de savoir qu'il est mouillé. » François secoue la tête et mesure dans toute leur horreur les conséquences de l'école buissonnière. « Le méchant enfant à la fronde apparaît. »

...Cet âge est sans pitié!

dit en passant le fabuliste, avec une juste sévérité mêlée d'indignation.

— Oh! non, n'est-ce pas, maman? proteste gravement le garçonnet. Je ne suis pas sans pitié, moi!

Mais voici que le pauvre pigeon « est pris au filet. » Toutes les aventures du voyageur sont écoutées avec une sorte d'angoisse.

François pense toujours, lui, au petit frère qui est resté au logis, tout seul et le cœur triste. Enfin l'imprudent a compris sa faute; le voilà « trainant l'aile, » il est vrai, mais bien vivant encore, qui retourne vers son frère.

De combien de plaisirs ils payèrent leur peine!

— Ah! oui, ils ont dû bien s'embrasser. Pauvres petits pigeons! j'aimerais beaucoup, maman, un pigeon comme cela... pas celui qui s'en va... l'autre. »

Il réfléchit encore les yeux baissés, repassant à voix basse tout le drame, mais avec un soupir, un sourire et un reste d'émotion.

BRADA.

THÉÂTRES

VAUDEVILLE. — *Les Scandales d'hier*, comédie en trois actes de M. Théodore Barrière, ont été pour Mlle Pierson et M. Pierre Berton l'occasion de débuts intéressants; mais quelles mœurs étranges s'y manifestent, et quel singulier faubourg Saint-Germain que celui dans lequel l'auteur nous introduit! Simple détail: une jeune femme, mariée d'hier, vient d'être présentée dans le monde, lorsque tout à coup, à son premier bal, elle se voit en butte à des avanies de tout genre; on chuchotte et l'on sourit à son passage, on fait éloigner les jeunes filles à son approche, on prend sa place sans s'excuser, on lui barre le passage... C'est ainsi, paraît-il, qu'on se conduit dans la bonne société, — selon M. Barrière!

Disons-le tout de suite, cet habile dramaturge nous produit l'effet d'un homme qui, voulant faire un civet de lièvre, commencerait par se procurer un poulet... en carton peint. Il est vrai que, grâce à l'intérêt du dernier acte, le civet a réussi; reste à savoir s'il constituera pour le Vaudeville un plat de résistance?

GYMNASE. — Encore un habile homme que M. Victorien Sardou! Veut-il faire, sous le titre de *Ferréol*, une comédie en quatre actes? Il vous prend une nouvelle de Charles de Bernard (*L'Innocence d'un forçat*), l'amalgame avec une nouvelle de M. Jules Sandeau (*Un début dans la magistrature*), met en œuvre tous les procédés recueillis par lui dans l'héritage de Scribe, appelle à son aide le talent d'artistes tels que Mlle Delaporte, MM. Worms, Landrol, Lesueur, Pujol et Francis, et le miracle est accompli! Il ne reste plus au public qu'à applaudir, ce dont il s'acquiesce, au Gymnase, d'une façon tout à fait exemplaire.

HOP-FROG.

PLANCHE G. N° 575. — DESCRIPTION, PAGE 566.



TOILETTES DE PROMENADE
Modèles de la maison Costadau (25 & 27, rue des Jeûneurs)



A. Levy imp. des Mous. 66

Jules David

N. Bodin

1276

Ad. Goubaud & Fils. Ed. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Modèles de la Maison Costaud, des Truands, 25 & 27.

Cinture-Pigeon de la M^{me} De Vertus Soues, s. Aubert 12 - Lait Antiphelique de Caudès & C^o

Entered at Stationer's Hall



PLANCHE G. N° 578. — DESCRIPTION, PAGE 575.



TOILETTES DE PROMENADE

Modèles des Grands Magasins du Paradis des Dames (rue de Rivoli, 8 et 10).

ROSE D'AVRIL

(NOUVELLE. — FIN.)

X

Il nous faut brièvement retourner sur nos pas et reprendre notre récit au moment où nous avons laissé notre héroïne sans connaissance sur le parquet de l'hôtel.

Le bruit de sa chute, aussi bien que le cri qu'elle avait poussé, amenèrent vite auprès d'elle quelques-uns des domestiques de la maison. On la releva et on la porta sur un fauteuil; on lui prodigua des soins, on lui fit respirer des sels, mais sa pâleur persistait, et, comme aucun symptôme n'annonçait son retour à la vie, l'aubergiste et sa fille, qui étaient accourus au premier mot d'alarme, commencèrent à s'inquiéter et à craindre qu'elle ne fût réellement morte. « D'où vient-elle? Qui est-elle? » Telles étaient les questions que les assistants s'adressaient les uns aux autres.

— Peu importe qui elle est, s'écria l'hôtelier; nous ne pouvons pas laisser mourir ainsi un de nos semblables sans essayer de lui porter secours.

Et il s'éloigna en annonçant qu'il allait lui-même chercher un médecin. A la porte, il rencontra un monsieur qui était arrivé le matin à l'hôtel.

— Une dame étrangère vient de tomber malade, dit-il; elle est là, ajouta-t-il en indiquant la salle. Je ne sais pas ce qu'elle a. Je cours chercher le médecin; car j'avoue que j'ai bien peur qu'elle soit morte.

L'individu à qui il venait de parler ainsi entra vite dans l'appartement pour voir s'il pouvait être de quelque secours. Il fit le tour du groupe qui se pressait contre Rose d'Avril, et put apercevoir son visage.

Tout aussitôt il repoussa fortement ceux qui étaient auprès de lui, et se jetant aux pieds de la jeune fille, il saisit ses mains et les pressa dans les siennes.

— Rose, ma sœur, murmura-t-il doucement.

Ces paroles, comme un choc électrique, ramenèrent les couleurs sur ses joues; elle entr'ouvrit ses paupières, et fit un effort pour parler, mais les mots qu'elle articula restèrent inintelligibles.

Lorsque le médecin fut arrivé, il donna les soins nécessaires à Rose, qui ne tarda pas à reprendre connaissance. Ferdinand ne quittait pas sa sœur des yeux, suivant les ravages que l'anxiété et le chagrin avaient opérés sur son visage, et se demandant ce qui avait causé tout cela. Le docteur voulut empêcher Rose de parler; mais dès qu'elle le put, elle murmura d'une voix encore défaillante:

— Il faut que je parle à mon frère; c'est une affaire de la dernière importance.

Le médecin alors se retira.

Dès qu'elle fut seule avec Ferdinand, Rose lui expliqua rapidement et succinctement la position dans laquelle le capitaine Keradeuc était placé. Il semblait que l'accès dont elle venait de se remettre lui eût rendu son calme et sa présence d'esprit; car il serait impossible d'être plus claire qu'elle ne le fut en exposant à son frère ce qu'elle attendait de lui. Ce fut seulement lorsqu'elle songea qu'il n'était peut-être plus temps de réparer la faute qu'elle avait commise en n'allant pas, dès le matin, trouver un magistrat, que la confusion se remit dans son esprit. Mais Ferdinand, quoique intérieurement plus inquiet qu'il ne voulait le laisser paraître, tira sa montre, et l'assura « qu'il avait grandement le temps, — qu'il aurait un cheval et un cabriolet dans quelques secondes, et qu'il rejoindrait le capitaine Keradeuc, sans aucun doute, avant qu'il arrivât à la Croisette. »

Ferdinand, en affirmant à Rose qu'il se chargeait de tout, eut pour lui rendre de la force et du courage un pouvoir que nul ne possédait. Il alla trouver immédiatement l'hôtelier, et lui dit qu'il désirait avoir le plus vite possible un cabriolet et un cheval pour aller d'abord à Montfort, et de là courir après la diligence de Fongères. Il alla ensuite trouver le vieillard avec qui il était venu à l'hôtel, lui raconta les choses comme elles étaient, l'amena et le présenta à Rose. Puis il s'éloigna avec un serrement de cœur, car quoiqu'il cherchât à se faire illusion, il se rendait parfaitement compte du peu de chances qu'il avait d'arriver à temps, surtout lorsqu'il calculait la distance qu'il avait à parcourir.

La nuit était déjà venue lorsque Ferdinand arriva à Montfort, et ce ne fut que pour l'acquit de sa conscience qu'il s'informa de la diligence. Il y avait longtemps qu'elle était partie, ainsi que d'ailleurs il l'avait prévu. Comme lui et le conducteur ne connaissaient nullement le pays, il leur fallut recueillir des renseignements au sujet des routes à suivre, et cela leur prit nécessairement quelque temps. Enfin lorsqu'ils eurent donné un peu de repos à leur cheval, ils repartirent au galop. Le ciel était sombre, et ils n'avaient pas fait plus d'une lieue, lorsque la route devint si mauvaise qu'ils ne purent avancer que lentement, avec précaution; bientôt il leur fallut même s'arrêter tout à fait.

Toutefois, si mauvaise que fût leur situation, Ferdinand et le conducteur, en poussant tous les deux aux roues, parvinrent à dégager le cheval et le cabriolet; mais il leur en coûta un temps précieux. Ils reprirent leur course; mais jamais la voiture n'allait assez vite au gré du jeune homme impatient qui, cent fois, se sentit l'envie de descendre et de courir en avant. Enfin le cabriolet s'arrêta si soudainement que le cheval fut rejeté en arrière et que Ferdinand se heurta contre la portière.

— Qu'est-ce que c'est? Qu'y a-t-il? s'écria le jeune homme.

Sans répondre, le postillon appela d'une voix qui amena instantanément M^{me} Gerbaud à sa porte.

— Y a-t-il quelqu'un ici? cria-t-il. Est-ce ici la Croisette?

— Oui, répliqua la bonne dame, et vous trouverez chez moi bonne table et bon gîte.

Ferdinand avait déjà sauté à bas du cabriolet.

— Dites-moi, cria-t-il à l'hôtesse, le capitaine Keradeuc a-t-il passé par ici?

— Le capitaine Keradeuc! répéta M^{me} Gerbaud avec surprise. Oui, certainement, il est venu ici... et même il est entré se chauffer. Il est parti, il n'y a pas trois minutes, pour la Châtaigneraie.

— Par quelle route a-t-il pris? — Au nom du ciel! répondez moi vite!

— Il a descendu là tout droit, répondit M^{me} Gerbaud, considérablement étonnée de la vivacité de son interlocuteur.

— Par ici? demanda Ferdinand, en indiquant la route avec le doigt. Tout droit, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, oui.

Et elle ajouta, en le voyant courir sans attendre un mot de plus:

— Prenez par la petite barrière à gauche, à deux cents pas devant vous, si c'est à la Châtaigneraie que vous allez.

— Oui, oui, je me rappelle, — et, en effet, il se souvint de ce que Rose lui avait dit au sujet de l'allée près du lac. — Mais, tout en marchant, il murmura: « Si c'est si près, je ne le joindrai jamais à temps. »

XI

Ferdinand d'Avril, après avoir quitté M^{me} Gerbaud, n'eut pas fait cinquante pas qu'il se trouva en défaut. Le chemin, nous le savons, lui était inconnu; la nuit était sombre, et les nuages qui couraient dans le ciel, interceptaient les faibles rayons de

la lune. Il fut donc forcé de ralentir sa course ; mais en ayant soin de longer le fossé à gauche, il trouva la barrière.

« C'est ici », se dit-il, en l'ouvrant, et dans sa précipitation, sans se préoccuper d'autre chose que d'atteindre le capitaine de Keradeuc (qu'il croyait être devant lui), avant qu'il arrivât à l'endroit où devait être commis l'attentat contre sa vie, il se précipita en avant de toute la vitesse de ses jambes. Ce fut seulement lorsqu'il approcha de l'endroit où le chemin serpentait au milieu des arbres, et lorsqu'un rayon de la lune lui montra la nappe d'eau presque à côté de lui, qu'il s'arrêta irrésolu.

— Eh ! mais, ce doit être ici, dit-il.

A peine avait-il fait cette réflexion, qu'il entendit un léger bruit dans l'herbe, à sa droite, et il n'avait pas eu le temps de se tourner vers cette direction, qu'un coup de feu fut tiré, et que la balle lui égratigna l'oreille. Ferdinand se précipita sous les arbres, et, en une seconde, lui et Martin, qui avait quitté son abri aussitôt après avoir déchargé son pistolet, se jetèrent l'un sur l'autre.

Ferdinand était vif, fort et souple ; mais Martin, quoique plus âgé, était puissamment bâti, et, dans ce moment, il avait le courage du désespoir. Tout d'abord il crut avoir affaire au capitaine de Keradeuc, mais il eut vite reconnu son erreur. Toutefois, la partie était trop engagée pour qu'il pût reculer, et il lutta pour défendre sa vie. Son antagoniste lui avait vivement saisi le poignet de la main droite, dans la crainte très-fondée qu'il n'eût encore une balle à sa disposition, et il le tint serré comme dans un étau, malgré tous les efforts de Martin pour se dégager. C'était à qui des deux renverserait son adversaire. Ferdinand s'était enroulé autour de Martin, et dix fois ils avaient tourné sur l'herbe, en s'étreignant, lorsque tout à coup ils glissèrent et roulèrent lourdement par terre. Le combat recommença alors avec une nouvelle furie. Il serait difficile de dire combien cette lutte, qui se livrait en silence, aurait duré, si Martin, par une feinte habile, n'eût obtenu un moment l'avantage : s'élevant alors au-dessus de son ennemi terrassé, et pressant avec ses genoux et de tout son poids sur la poitrine de Ferdinand, il éleva son pistolet au niveau de la tête du jeune homme.

Le doigt de l'assassin touchait la détente, et la vie de Ferdinand ne tenait plus qu'à un fil, lorsqu'un troisième personnage, qui s'était, — sans être entendu ni vu des combattants, — frayé un chemin à travers les arbres et les branches, arriva sur la scène, et cria :

— Hé ! qu'est-ce que cela signifie ?

Cette voix déconcerta tellement Martin, qu'il se releva d'un bond, abandonnant son adversaire, et recula de plusieurs pas, le pistolet à la main et les yeux fixés avec épouvante sur son maître.

Aussitôt Ferdinand fut sur pieds, et, tout en chancelant, il s'écria :

— Arrêtez-le, arrêtez-le, le misérable assassin !

En même temps, il avança vers l'endroit où Martin se tenait debout, comme une bête fauve aux abois. Celui-ci, en poussant une imprécation de rage, déchargea un second coup de pistolet au hasard, et se détourna pour fuir. Il faisait trop sombre, et il était trop hors de lui pour qu'il pût observer que le lac, en cet endroit, formait une courbe ; il s'embarrassa les pieds dans de longues herbes, et tomba tout de son long dans l'eau. Au moment où il enfonça dans l'abîme, il poussa un cri d'agonie qui retentit lugubrement dans l'espace.

A l'instant où il avait tiré le coup de pistolet, Ferdinand, qui n'était pas solide sur ses jambes, était tombé, et le capitaine s'était précipité vers lui, sans savoir s'il était mort, mais croyant qu'il avait été certainement touché. Il ne se doutait nullement qu'il était l'homme qu'il voyait là devant lui, et il n'avait pas la moindre idée de ce qui avait pu provoquer la

singulière rencontre dont il venait d'être témoin quoiqu'il eût reconnu Martin.

Ferdinand, toutefois, ne fut pas long à se remettre, et le capitaine eut la satisfaction d'apprendre de ses lèvres qu'il n'avait rien de grave.

— Je connais votre voix, dit le capitaine de Keradeuc, en l'aidant à se relever, mais il ne fait pas assez clair pour que je puisse voir votre visage.

— Ferdinand d'Avril. Est-ce que vous ne vous rappelez pas ?

— Certainement que je me rappelle, répondit le capitaine en lui serrant les mains.

— Mais où est allé ce misérable ? demanda Ferdinand.

— Il est allé, j'en ai peur, rendre ses comptes à Dieu.

Tous deux se précipitèrent vers le bord du lac. Les eaux étaient redevenues calmes et tranquilles, et rien n'aurait pu faire soupçonner qu'elles venaient d'engloutir dans leur sein une créature humaine.

— Il n'y a, pour le moment, nul secours à lui porter, dit le capitaine : demain on verra à repêcher son cadavre. D'ailleurs, pour dire la vérité, je n'ai guère songé à lui, en vous voyant tomber. Mais expliquez-moi donc ce qui est arrivé... Je ne comprends rien à tout cela. Qu'est-ce qui vous a amené ici ? Qu'est-ce qui a provoqué l'attaque dont vous avez été l'objet ? Mais, d'abord, dites-moi, avez-vous des nouvelles de votre sœur ? Savez-vous où elle est ?

— Oui, répondit Ferdinand.

Alors suivit une brève récapitulation de tout ce qui avait eu lieu, pendant qu'ils se dirigeaient vers le château.

— Je remercie Dieu, s'écria le capitaine de Keradeuc, avec un soupir de soulagement, d'être arrivé à temps. J'ai entendu le coup de pistolet lorsque j'étais dans l'avenue. Je vois que j'ai moi-même échappé à un assassinat, grâce à l'idée que j'ai eue de vouloir passer chez le garde. Je ne l'ai pas trouvé, et c'est alors que je suis revenu sur mes pas. Si j'avais malheureusement tardé un instant de plus, c'était fait de vous.

— Le fait est, répondit Ferdinand, avec émotion, qu'au lieu d'être là à causer avec vous, je serais à présent dans l'autre monde. Mais, ajouta-t-il au moment où ils approchaient du château, souvenez-vous qu'il y a là une autre coupable dont nous avons à nous occuper.

— Laissez-moi faire, répliqua le capitaine. La misérable ! c'est la pire des deux, et de beaucoup !

Tout ce temps, Mme Ricciardi avait été en proie à une indicible anxiété, tantôt ouvrant les fenêtres pour écouter, tantôt allant à la porte, et s'inquiétant de plus en plus à mesure que les minutes s'écoulaient, sans qu'aucun signal lui annonçât le succès de leur projet. Enfin elle entendit le coup de pistolet, preuve que la tentative avait été faite. En une seconde elle fut à la porte, se tordant les mains d'impatience, frémissant de crainte, et s'alarmant enfin de ne point voir accourir Martin avec son butin.

— Sot, idiot ! murmura-t-elle ; j'aurais dû y aller moi-même. Oh ! s'il avait échoué !.. Qu'allons-nous devenir ?..

Puis, lorsque le second coup de pistolet arriva jusqu'à elle, son impatience se changea en une véritable terreur, et des pressentiments de malheur la firent frémir.

— Est-ce donc ainsi que cela devait finir ? se dit-elle. Tout m'avait si bien réussi jusqu'alors ! S'il vit et s'il est pris, il me trahira, j'en suis sûre.

Lorsqu'on sonna à la porte, elle bondit comme si elle eût entendu le glas de sa mort.

— Que dois-je faire ? s'écria-t-elle. Il se peut que ce soit Martin.

Sentant son espoir se ranimer, elle courut dans la cour. Lorsqu'elle ouvrit la porte, le capitaine et Ferdinand se tinrent exprès de côté.

— Est-ce vous, Martin? demanda la femme de charge à voix basse.

— Non! répondit son maître avec force.

La trompette du jugement dernier n'aurait pas causé à la Ricciardi plus d'épouvante que ce seul mot. Elle comprit de suite que tout était connu, que tout était fini.

— Votre malheureux complice vous a précédée devant Dieu, s'écria le capitaine de Keradeuc, en lui posant la main sur l'épaule, et en la poussant devant lui. Marchez, continua-t-il; on vous trouvera momentanément une prison ici; — et il ouvrit la porte d'un cabinet où ne pénétrait aucune lumière. — Demain on vous logera autre part. Il est bon que vous sachiez, en attendant, que le corps de ce misérable Martin, que vous avez peut-être poussé au crime, est en ce moment au fond du lac, et que tous vos complots ont été découverts.

En achevant ces mots, il barra la porte.

La malheureuse tomba par terre en poussant un gémissement, et resta étendue dans un anéantissement complet.

Le lendemain, elle fut conduite à la prison de Vitry; et la veille du jour où elle devait comparaître en jugement on la trouva morte dans sa cellule. Elle s'était empoisonnée avec du poison qu'elle avait réussi à cacher sur elle.

Il serait bien difficile d'exprimer l'effet que produisit sur Mme de Keradeuc la découverte de l'infamie de sa favorite, et l'idée des torts qu'elle avait à l'égard de Rose d'Avril. Son mari, en voyant combien elle était péniblement affectée, se montra généreux envers elle; il ne lui apprit que par degrés ce qui était arrivé, et chercha à atténuer la part qu'elle avait prise dans les mesures humiliantes dont la jeune institutrice avait été l'objet.

Le premier mouvement de Mme de Keradeuc fut de demander des nouvelles de Rose, et elle supplia son mari de la ramener au milieu d'eux.

Dès le lendemain, Ferdinand repartit avec le capitaine pour le village de La Croix. Ils trouvèrent notre héroïne à l'hôtel, mais dans un état si faible de corps et d'esprit, qu'il lui était impossible de quitter un lit canapé qu'on avait arrangé tout exprès pour elle. On eut une longue consultation avec le médecin, et il fut décidé qu'on pourrait la transporter à la Châtaigneraie, à petites journées. Lorsque, après un voyage relativement long, on arriva au château, on la transporta sans connaissance dans la chambre qu'elle avait quittée quelques jours seulement auparavant. La vue des lieux où elle avait traversé tant de péripéties lui causa une telle excitation nerveuse, que ses amis en furent sérieusement alarmés. Il s'ensuivit une longue maladie, une fièvre, qui la conduisit aux portes du tombeau.

Tant que Rose fut en danger de mort, Mme de Keradeuc ne quitta pas son chevet, et elle voulut lui donner elle-même les soins que réclamait son état. Une révolution complète semblait s'être opérée dans l'esprit de cette femme; son indolence et son apathie avaient disparu pour faire place aux sentiments les plus généreux.

— Si elle meurt, répétait-elle, j'en aurai plus un moment de paix.

Un soir, la crise parut être proche; la maladie, disait-on, était à son point culminant, et les médecins s'étaient retirés en annonçant qu'elle ne se réveillerait pas, ou qu'avec la connaissance, lui reviendrait la vie. Nous ne dirons pas avec quelle anxiété on attendit le moment décisif; la respiration douce, calme, qu'on entendit enfin sortir de ses lèvres apprit que le péril était passé.

La convalescence fut lente, Ferdinand partit lorsqu'on n'eut plus de rechute à craindre; quant à Rose d'Avril, elle resta à la Châtaigneraie, où elle est encore aujourd'hui considérée comme membre de la famille.

LOUIS BAILLEUL.

LE PÊCHEUR DE LECQ

(SOUVENIR DE JERSEY.)

Si vous visitez un jour Jersey, le guide vous conduira sans doute à la Grève de Lecq, l'un des sites les plus pittoresques de cette île enchantée.

Tout autour, aussi loin que la vue peut s'étendre, on ne découvre que des falaises hérissées de pics, d'aiguilles, de criques inabordables, une côte dont les rebords apparaissent dentelés de déchirures profondes. Nulle part l'Océan en courroux n'a rencontré de plus terribles ennemis sur lesquels il puisse exercer sa rage. Tous les périls de la mer, de la terre et des vents semblent là réunis comme à plaisir. Dans ce combat sans relâche que la mer livre à la terre, les rochers, sans cesse battus par les flots, s'ébranlent et serinent sous l'effort des brisants, et au premier jour de tempête s'effondrent et roulent dans l'abîme pour former autant d'obstacles imprévus. Partout où vous voyez la vague blanchir, c'est un récif qu'elle frange d'écume, et si quelque banc sous-marin l'arrête dans sa course vagabonde, elle se tord en convulsions, et c'est un gouffre que le remous creuse à l'avant du navire. Malheur à l'équipage surpris la nuit par un gros temps et poussé par les vents du nord-ouest sur les rochers des Casquets ou ceux du Pater-Noster, dont le nom est comme une dernière invocation à l'heure du péril: leur perte est certaine, car le gouvernail est impuissant et la quille racle le fond de granit.

La grève de Lecq est une petite baie qui semble tout naturellement désignée pour servir de refuge aux navires en détresse lorsqu'ils ont toutefois eu la bonne fortune rare d'éviter les écueils dont ces parages sont semés. Elle abrite quelques bateaux de pêcheurs dont on voit les habitations sur les falaises.

C'était en novembre 186... Une effroyable tempête venait de se déchaîner sur la Manche, et l'on apercevait distinctement de la grève les signaux d'alarme d'un navire, que les vagues furieuses poussaient vers les terribles récifs du Pater-Noster. Aller au secours de ces malheureux au milieu de cet ouragan, c'était folie, c'était se vouer inutilement à une mort certaine; aussi les quelques pêcheurs qu'avaient attirés les cris de détresse de l'équipage suivaient-ils, la rage au cœur, mais impuissants à y porter remède, les péripéties de cette longue et douloureuse agonie. Enfin un vieux marin prend une résolution héroïque: il aura essayé de disputer aux flots ces malheureuses victimes. Il met à la mer une barque de sauvetage et demande un homme de bonne volonté, pour aider à la manœuvre; cet homme ne se présente pas... Ce n'est point qu'ils manquent de courage, mais il faut plus que du courage, il faut de l'héroïsme pour tenter cette lutte avec les éléments déchainés; l'entreprise paraît si audacieuse que les plus braves reculent.

Mais voici qu'un jeune marin, un enfant, fils d'un pêcheur de la grève, sort du groupe et vient s'offrir pour servir de second au vieillard; puis, avant de monter sur le bateau, il se tourne vers une femme en deuil, se jette à son cou, et en l'embrassant tendrement, lui dit d'une voix ferme:

— Mère, laisse-moi partir.

Or la pauvre mère était veuve depuis six mois à peine. Son mari, un brave pêcheur, partit un matin pour aller jeter ses filets au large. Lorsqu'il s'embarqua, la mer était unie comme un lac, mais une tempête s'éleva brusquement; le lendemain, on retrouva sur la plage des débris du bateau, et l'on ne revit plus le pêcheur. Et c'était à cette malheureuse femme que son fils unique demandait en ce moment la permission de braver, héroïque folie! les fureurs de cette mer qui venait, il y a quelques jours à peine, de servir de tombeau à son père.

La mère, au milieu de ses larmes, murmurait un refus, mais on entendait, se rapprochant toujours, les cris désespérés de l'équipage, et en jetant les yeux sur la mer, la pauvre femme vit les signaux de détresse de ces malheureux. Elle songea alors qu'il y avait là aussi des époux et des fils qui allaient mourir, et faisant taire sa propre douleur, cette femme héroïque se tourna vers son fils et lui dit :

— Va, mon bon enfant, je te bénis, aie courage; que Dieu t'accompagne et te ramène sain et sauf à ta mère!

Le bateau s'éloigna, affreusement ballotté par les vagues, et on vit quelque temps encore les braves marins faire force de rames pour gagner le navire qui allait sombrer. Mais la malheureuse mère ne regardait plus; brisée par l'émotion, elle était tombée sans connaissance sur le sable. Les braves pêcheurs qui l'entouraient la ramenèrent à sa cabane; les larmes dans les yeux, ils songeaient sans doute que cette femme, veuve d'hier, allait peut-être en ce jour perdre ce qui lui restait au monde de plus cher, son fils bien-aimé.

Bientôt on entendit un horrible craquement: le beau navire venait de toucher un récif. On le vit peu à peu s'enfoncer dans les flots; quelque temps encore l'air retentit des hurlements affreux poussés par ces malheureux suspendus au-dessus du gouffre, puis on ne distingua plus que les vergues des mâts sur lesquelles quelques marins cramponnés attendaient la mort, qui venait à eux lente, inévitable....

Le jour tomba; on entendit un dernier cri, auquel répondit un autre cri, puis rien que le bruit des vagues en furie. Les pêcheurs, la mort dans l'âme, regagnèrent leurs cabanes. Sauveteurs et naufragés dormaient sans doute côte à côte dans le même tombeau.

La nuit jeta son voile sur cette scène affreuse.

Quand le jour parut, la tempête avait cessé, la mer était calme, et l'on vit rentrer dans le petit port le bateau de sauvetage et les deux braves qui le menaient.... Toute la nuit ils ont lutté contre les courants contraires, et c'est miracle que dans l'obscurité ils aient réussi à éviter les nombreux écueils dont la côte est semée. Ils ont noblement fait leur devoir, car à leurs côtés se tiennent deux hommes qu'ils avaient arrachés à une mort certaine.

Mais pourquoi le jeune pêcheur hésite-t-il donc en abordant à la Grève? Pourquoi n'ose-t-il courir à la cabane et se jeter dans les bras de sa mère?... Le plus brave d'entre les braves, il s'est si vaillamment conduit; pourquoi tremble-t-il au fier remerciement qui l'attend? A ses côtés, se tient un homme de haute taille, un homme qu'au risque de sa vie il a, une longue heure durant, disputé aux vagues en furie, un homme dont les yeux pleins d'une profonde tendresse restent fixés sur lui. En arrivant à la jetée, les pêcheurs qui s'y trouvent réunis viennent féliciter leurs amis de retour; puis, à la vue de cet homme, ils vont à lui et, en donnant tous des signes d'une joie extrême, lui serrent affectueusement les mains, car tous le connaissent.

— Mais qui donc, dit une voix, va oser *lui* annoncer la nouvelle?

— Son fils, s'écrie le jeune pêcheur avec une étrange émotion.

Quelques minutes après, le brave enfant est dans les bras de sa mère.

— Mère, écoute, je vais te raconter ce qui s'est passé, cette nuit; puisse Dieu m'apprendre à te le bien dire!... L'un des hommes sauvés par nous était un pêcheur de la Grève... Une tempête l'a surpris il y a quelques mois; son bateau, poussé par les vents, est allé se briser sur les rochers du Pater-Noster; lui, il a été recueilli par un navire étranger. Le navire continua sa route, et force fut au pauvre pêcheur de naviguer loin de sa maison, de sa femme, de ses parents... Tous le crurent mort, sa femme et son fils prirent le deuil. Quand le vaisseau arriva au

port, on débarqua le malheureux. Il revenait en Angleterre hier, il était en vue de sa maison, il allait retrouver sa femme bien-aimée, lorsqu'une effroyable tempête l'a replacé en face de la mort. Mais Dieu est venu à son secours!....

Et la voix de l'enfant devint plus faible, les larmes lui coulèrent des yeux, il tomba aux pieds de sa mère, et serrant ses mains convulsivement dans les siennes :

— Mère, ma bonne mère, apprend l'heureuse vérité. Lorsque, n'écoutant que ton cœur, ce cœur qui oublie son propre malheur devant les souffrances des autres, tu m'envoyas la nuit dernière au secours du navire en détresse, tu ne savais pas... comment aurais-tu pu le savoir?... que tu m'envoyais sauver la vie de mon père bien-aimé. Dieu m'a conduit à lui, Dieu nous l'a rendu; mère, remercions-le de tout notre cœur!

Il ne put ajouter une seule parole; la mère et l'enfant tombèrent à genoux, et dans leur touchante action de grâce confondirent pendant quelques secondes leurs larmes de bonheur. Puis on entendit un bruit de pas, et l'homme apparut sur le seuil de la porte. Alors un cri de joie sauvage retentit, la femme se précipita au cou de son mari, qu'elle tint longtemps enlacé dans ses bras, tandis que le brave pêcheur, les larmes dans les yeux, regardait avec une touchante émotion le bon fils auquel ils devaient d'être aujourd'hui réunis.

Paul HOURIE.

Description de la gravure dans le texte G. n° 378.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume en diagonale drapée gris ardoise et velours noir. — Jupons en velours tramé, entouré d'un volant froncé avec un bouillonné à tête ruchée au-dessus. — Tablier coupé en biais, drapé très-sobrement derrière et fixé par un nœud de large ruban. Poche de velours sur le côté, à parement croisé en diagonale, et terminé par un plissé de cette étoffe. — Cuirasse bordée de velours et fermée devant par des boutons semblables. Col montant, bordé comme la basque, et col rabattu en velours. Les manches sont ornées, dans le bas, d'un cornet ondulé en velours, avec bracelet en diagonale, bordé de cette même étoffe et boutonné sur le dessus. — Chapeau de velours noir, à passe relevée, garni dessous d'un bandeau de feuilles bronzées en velours et d'un nœud postillon en ruban crème. La calotte est ornée, sur le sommet, d'une touffe de plumes grises; un ruban gris et un ruban crème drapés ensemble entourent la calotte et se réunissent derrière pour former un catogan de coques; sur celles-ci se détache un oiseau des îles aux ailes déployées.

2. Costume en armure de laine bleu marine, velours et faille d'un bleu sombre, presque noir. — Jupons à traîne, entouré de plissés « coup de vent » en faille. — Tablier pointu devant, bordé d'un galon natté en soie gros bleu, et drapé derrière sous la garniture. Celle-ci se compose d'une suite de volants presque plats, coupés en angles aigus sur les côtés et formant la pointe au milieu derrière; tous leurs bords sont recouverts de galons. — Cuirasse en velours, à col droit, et manches en armure de laine avec parements de velours. Nœuds de ruban au bas de la cuirasse derrière, au col devant et au bas de la manche. — Chapeau de feutre gris, à passe enlevée. Bandeau de velours bleu et nœud au milieu, avec un oiseau-mouche fixant le pied d'une plume amazone bleu sombre. Cette plume retombe sur la calotte; une autre plume orne le bas du bavolet.

Description de la gravure coloriée n° 1276.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Robe en belle armure de laine, avec ornements de faille, de couleur caroubier, et manteau de drap havane. — Jupe à courte traîne, entourée d'un volant froncé, d'un autre plissé, puis d'un bouillonné; des bandes de faille, à bouts triangulaires, ornent à cheval ce bouillonné, et leurs extrémités sont fixées sur le jupon par des boutons assortis. — Confection *Mac-Grégor*, en drap velours havane, de forme demi-ajustée, très longue devant, courte derrière. Tout le vêtement est rayé de galons étroits, y compris les manches; de plus, un très-large galon, brodé de soutaches d'or, entoure le bas du vêtement avec une bande de fourrure. Des galons semblables, terminés par des franges à boucles d'or, ornent le milieu du dos et des devants jusqu'au bas, ainsi que la couture du dessus des manches; ils sont assujettis à celles-ci, jusqu'au coude et flottent ensuite librement. Le col rabattu et les parements des manches de ce vêtement sont formés de galons pareils, avec fourrure assortie. — Chapeau de velours noir, entouré de galons d'or; ruban lamé

caroubier et or, drapé autour de la calotte. Plume blanche sur le dessus et catogan de ruban assorti.

2. Costume en faille prune, lisérée de faille bleu clair et de lainage « fantaisie » à carreaux assortis. — Jupon à traîne, en faille, entouré de plissés en faille et de larges biais en « fantaisie ». — Tunique en « fantaisie », ornée de franges postillon; d'un côté, elle est drapée autour du jupon jusque derrière, où elle se réunit dans le haut avec l'autre côté, tandis que le bas de celui-ci tombe en pointe de châle. (Se reporter à la gravure noire G. n° 575, contenue dans le présent numéro, et dont la seconde figurine représente la même toilette vue de trois quarts et tournée du côté opposé.) Une écharpe de faille, lisérée de bleu pâle, est drapée en plis remontants sur la tunique, qu'elle entoure en biais depuis le côté inférieur jusque derrière, où elle se termine de même. Un large nœud de faille, à bout flottant et frangé, garnit le milieu du jupon derrière, avec un plissé qui en suit les contours d'un côté. Une poche « à la bonne femme » en faille lisérée de bleu pâle, terminée par des franges postillon, orne le côté droit de la tunique; une traverse en faille relie cette poche au nœud du jupon et de petites bouclettes à bouts flottants, en ruban étroit, assorti aux deux nuances, orientent le milieu de la poche. — Corsage en « fantaisie » à manches, col montant et bords inférieurs en faille lisérée de bleu pâle. L'intérieur du col est doublé de bleu pâle, et les nœuds de la cravate, ainsi que ceux du devant du corsage et du bas des manches, sont en ruban assorti aux deux nuances. Les manches sont, en outre, ornées de plissés en faille et de biais en « fantaisie ». — Chapeau de velours noir, garni dessus de rubans bleu prune et bleu pâle, et dessous de fleurs assorties.

Description de la figurine coloriée L. n° 61.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE VISITE. — Costume en drap du Thibet bleu de paon. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant plissé dont les bords sont recouverts d'une bande de popeline grise. — Polonoise formant pouff derrière par le relevé des côtés et retombant ensuite en pan carré. Une bande grise en orne tous les bords, et une ruche en popeline grise part de la taille, de chaque côté, pour soutenir le pouff. — Paletot genre Mme l'Archiduc, de même que le reste du costume, à devants vagues et fuyants, à dos centré et postillon plissé au milieu. Bandes de popeline sur tous les bords, petite poche coulissée avec cordelières et glands d'or. Boutons d'or pour fermer dans le haut et sur le dessus des parements des manches; le haut de ceux-ci sont ornés d'un plissé et d'un nœud popeline. — Chapeau de feutre gris à passe *gendarme*, entouré de coques de ruban lamé or et soie. Une plume bleue ombrée recouvre la calotte et tombe derrière.

REVUE DES MAGASINS

Mme DALTROPHÉ-VORMUS, en s'inspirant de la personnalité de chacune de ses clientes, est arrivée à accomplir de véritables merveilles; on peut dire sans hésiter que toutes les femmes habillées par elle ont une mise irréprochable. Son coup d'œil est assez sûr pour juger, à première vue, du genre qui convient le mieux à chacune; ce n'est pourtant pas chose facile.

Les toilettes de Mme Daltrophé-Vormus (rue Vivienne, 14) sont si bien comprises, la forme en est si gracieuse, les garnitures si coquettes que, grâce à elle, une femme est toujours élégante.

Combien de succès obtenus dans le monde, au bal, au théâtre, à la promenade, chez soi-même, devraient être attribués à la couturière! Et pourtant qui donc y songe?... Voici, par exemple, deux toilettes qui ont été fort remarquées et dont tout le mérite revient à Mme Daltrophé-Vormus :

Première toilette. — Jupon de velours noir uni, deux châles tartans, rouge et noir, avec leurs franges, partent des côtés de la taille derrière et se croisent devant, pour revenir encore derrière se fixer au milieu de la traîne de velours en formant un nœud. Cuirasse de velours unie, avec deux gros lisérés dans le bas. La manche, assez compliquée, est composée d'un mancheron de velours reposant dans le haut d'une manche bouillonnée en tartan rouge, laquelle est entourée, en vis, d'un cordon de velours; le bas est terminé par un cornet de velours.

Seconde toilette. — Jupon de velours tramé marron, entouré d'un collé. Tunique coupée en biais et ouverte derrière, en molleton gris à rayures cachemire, drapée et agrafée dans le bas au milieu de la traîne. Guirasse en molleton et manches de velours. Une manche postillon orne le bas de la tunique et le bas des manches.

— Nous n'avons jamais compris la facilité avec laquelle beaucoup de femmes se laissent entraîner par le bon marché d'un corset. Cet important auxiliaire de la toilette doit cependant réunir certaines conditions qui excluent absolument le bon marché : forte et belle étoffe, coupe parfaite selon les règles de l'art, façon et travail de couture irréprochables, baleinage

intelligemment compris et proportionné selon la nature de chaque personne. Comment donc hésiter dans le choix d'une maison recommandable et d'un corset dont le succès garantisse le mérite? La *Ceinture Régente* et le nom de Mmes DE VERTUS sœurs sont de sûrs répondants qu'une femme de goût sait apprécier et l'adresse de cette excellente maison (rue Auber, 12) est connue du monde entier.

Les salons de Mmes de Vertus sœurs sont en ce moment constamment visités par nos élégantes parisiennes, de retour de la campagne; c'est à qui fera emplette d'un joli corset de satin noir, le succès sérieux du jour. Les uns sont piqués et garnis de rouge, les autres de jaune, ceux-là de bleu; ici une dentelle blanche forme transparent dans le haut, tandis que le bas est garni d'une jolie bande de peluche de couleur assortie. Nous ne connaissons rien de plus coquet.

On ne quitte jamais la maison de Mmes de Vertus sœurs sans faire choix d'une tournure, d'un jupon. Les auxiliaires indispensables sont là très nombreux et d'une variété infinie de formes nouvelles. Tout est établi dans les meilleures conditions d'élégance.

— Les modèles de toilette que nous avons vu expédier par la maison LASSALLE et Cie (21, rue de Grammont) nous ont paru les types parfaits de la mode la mode élégante.

Les robes de forme princesse sont sobres d'ornements; les étoffes, d'un goût exquis. Les soieries à rayures ou damiers veloutés, et particulièrement celles à dessins Renaissance d'une grande harmonie de ton, font des robes délicieuses pour toilettes de dîner et de visite. La maison Lassalle a fait aussi quelques très-jolis modèles en costumes de sortie du matin.

Nous devons signaler à nos lectrices les avantages offerts par la maison Lassalle, lesquels se résument en des modèles tout à fait inédits, qu'on ne peut obtenir dans aucune maison de confection ou de nouveautés, — en une différence de prix assez considérable par rapport à celui des grandes couturières, et enfin dans la facilité d'obtenir des renseignements très-détaillés et de pouvoir d'avance se rendre compte de ce qu'on dépensera pour chaque chose commandée.

Comme renseignement, le prospectus de saison d'hiver est déjà un élément qu'on peut se faire envoyer. On répond, d'ailleurs, à toutes les lettres.

Les confections en pardessus pour mise parée sont adoptées définitivement par les femmes élégantes. La maison Lassalle a aussi de charmants modèles de casaque, des sorties de bal et toute une série de toilettes d'appartement.

On peut également s'adresser à cette honorable maison pour l'acquisition des fourrures, des châles, des bijoux, pour les assortiments de corbeilles de mariage et de trousseaux.

SPÉCIALITÉS

Bien nommée, la *Galatène*! Cet extrait de lait donne vraiment à la peau une blancheur diaphane, et c'est sous cet aspect que le poète se représente la belle nymphe Galatée, de coquette mémoire.

Cette préparation, exempte des acides qui entrent dans la composition des vinaigres de toilette, communique à l'épiderme le velouté, la souplesse, l'élasticité; elle pénètre dans le tissu dermal pour le rafraîchir, le tonifier, en effaçant le hâle, le bistre, les taches de rousseur, la couperose, etc.

Un flacon de *Galatène* versé dans une baignoire pleine d'eau a des effets plus salutaires que le bain de lait tant vanté. Vous en sortez transformée la beauté respire d'un nouvel éclat. L'extrait de lait est loin d'avoir la causticité que l'alcali donne au savon; au lieu d'irriter la peau, il l'adoucit.

— Nous recommandons particulièrement à nos lectrices l'*Huile de Macassar*, un excellent produit dont le succès ne s'est jamais démenti pendant les soixante années de son existence! Rien de préférable pour l'entretien et l'hygiène de la chevelure, qu'il rend soyeuse et souple et à laquelle il donne un lustre admirable. L'*Huile de Macassar* arrête la chute des cheveux, en détruisant les pellicules qui leur sont si nuisibles; enfin, cette composition extra-délicate, qui vient directement d'Angleterre, offre encore cet avantage de prévenir la décoloration des cheveux!

Les personnes qui désirent se le procurer demanderont le *Rowland Macassar Oil* : à Londres, Hatton Garden, 20; à Paris, chez Mme veuve Lamar, rue Saint-Denis, 151 (dépôt principal pour la vente en gros); chez Guerlain, rue de la Paix, 15; chez Hogg, rue Castiglione, 2; chez Roberts, place Vendôme, 23; chez Swann, rue Castiglione, 12; chez C. Fay, rue de la Paix, 9; enfin chez tous les coiffeurs et parfumeurs de France.

Se bien défier des produits vendus sous le nom de *Rowland's*. Les flacons de l'*Huile de Macassar* sont recouverts de la signature : A. Rowland and sons, en encre rouge.

M. D'A.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.